

M41012



UNE FENÊTRE OUVERTE SUR LE MONDE

# Le Courrier

AVRIL 1962 (XV<sup>e</sup> ANNÉE)

FRANCE : 0,70 NF

BELGIQUE : 10 Fr.

SUISSE : 0,80 Fr.



UNE ENQUÊTE MONDIALE

## LA SANTÉ DES HOMMES



NUMÉRO 4

Publié en  
8 éditions

FRANÇAISE  
ANGLAISE  
ESPAGNOLE  
RUSSE  
ALLEMANDE  
ARABE  
U.S.A.  
JAPONAISE



Photo OMS

**NOTRE COUVERTURE**

Cette petite fille du Paraguay apprend à l'école qu'une simple pomme peut être un complément de choix dans l'alimentation quotidienne. De pareilles leçons sont au programme d'une campagne contre la malnutrition, qui fait elle-même partie d'une vaste bataille que les économistes, les médecins et les éducateurs ont engagée en Amérique Latine. (Voir p. 8).

Pages

**4 LES DEUX VISAGES DE LA SANTÉ DANS LE MONDE**

1. Le cortège des maladies infectieuses et de la misère
2. Les misères de la prospérité,  
par Jean Manevy

**17 LA RECHERCHE MÉDICALE**

Mieux connaître l'homme sain pour mieux le protéger  
par Pierre Auger

**21 LES CABLIERS AUX CHALUTIERS: «NE COUPEZ PAS !»**

Deux libertés de la mer restent à concilier,  
par C.S. Lawton

**24 LE TRADUCTEUR ENTRE LES MOTS ET LES CHOSES**

L'art de comprendre et de donner à voir  
par Georges Mounin

**29 LES MIGRATIONS ESTUDIANTINES**

Plus de 115 000 bourses d'étude pour l'étranger  
par Gordon R. Behrens

**33 NOS LECTEURS NOUS ÉCRIVENT**

**34 LATITUDES ET LONGITUDES**

**Mensuel publié par :**

L'Organisation des Nations Unies pour l'Education,  
la Science et la Culture

**Bureaux de la Rédaction :**

Unesco, Place de Fontenoy, Paris-7<sup>e</sup>, France

**Directeur-Rédacteur en Chef :**

Sandy Koffler

**Rédacteur en Chef adjoint :**

René Caloz

**Secrétaires de rédaction :**

Edition française : Jane Albert Hesse (Paris)

Edition anglaise : Ronald Fenton (Paris)

Edition espagnole : Arturo Despouey (Paris)

Edition russe : Veniamin Matchavariani (Moscou)

Edition allemande : Hans Rieben (Berne)

Edition arabe : Abdel Moneim El Sawi (Le Caire)

Edition japonaise : Shin-Ichi Hasegawa (Tokyo)

**Maquettiste :**

Robert Jacquemin

**Ventes et distribution :**

Unesco, place de Fontenoy, Paris-7<sup>e</sup>.

Belgique : Louis de Lannoy, 22, Place de Brouckère, Bruxelles.

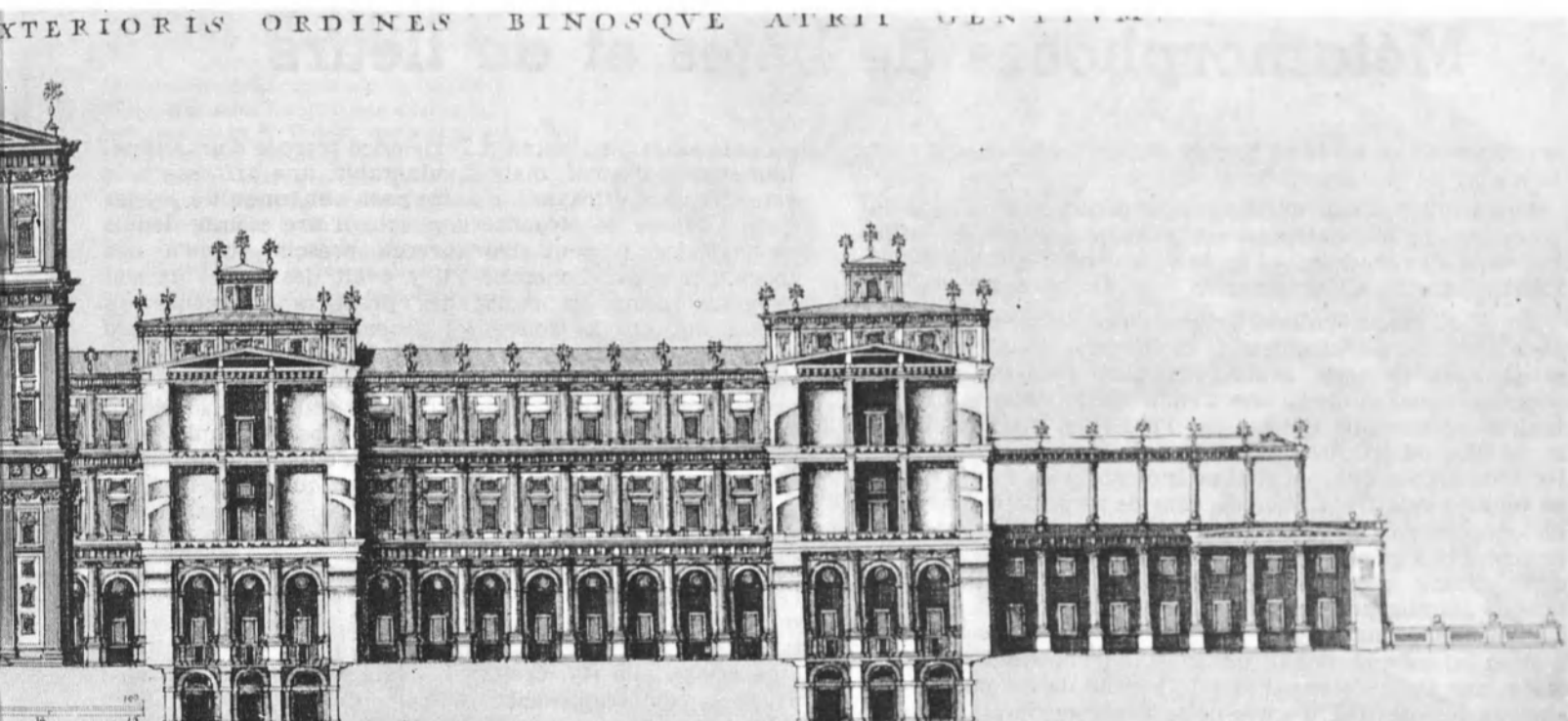


Les articles et documents non-copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés de la mention « Reproduit du **Courrier de l'Unesco** », en précisant la date du numéro en question. Deux justificatifs devront être envoyés à la direction du **Courrier**. Les articles signés ne pourront être reproduits qu'avec la signature de leur auteur. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne sont renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le **Courrier** expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la Rédaction.

**ABONNEMENT ANNUEL : 7,00 nouveaux francs ; 100 fr belges ; 8 fr suisses ; 10/-stg. Envoyer les souscriptions par mandat C.C.P. Paris 12598-48, Librairie Unesco, Place de Fontenoy, Paris.**

MC 62-1-168 F

Toute la correspondance concernant la Rédaction doit être adressée au nom du Rédacteur en Chef.



# LE TRADUCTEUR ENTRE LES MOTS ET LES CHOSES

*par Georges Mounin*

**A**UJOURD'HUI, la traduction prend une place considérable, et l'on en vient parfois à tenir le traducteur pour un employé de bureau presque aussi nécessaire que la sténographe. Le plus souvent on se borne à étudier les langues étrangères au collège, et ceci depuis le *xv<sup>e</sup>* siècle, au moins en Europe, si bien que l'on ne conçoit guère d'apprendre vraiment les langues étrangères d'autre manière. Toute autre méthode semble incomplète, et digne tout au plus de former des amateurs, ou des traducteurs approximatifs : on s'en contente faute de mieux. L'idéal reste d'apprendre les langues étrangères à l'école. Les fameux séjours à l'étranger qu'on recommande aux étudiants sont présentés comme un complément facultatif, pour acquérir une bonne prononciation (mais il y a les disques et la radio).

Cette optique était liée au développement de l'enseignement par l'école en Europe moderne ; elle a cependant déformé l'idée que nous nous faisons de l'opération qui consiste à traduire. Puisque ce qu'on apprend dans une école, c'est *la langue* étrangère, si l'on demande aux gens quelle est la condition nécessaire et suffisante pour être bon traducteur, ils répondront qu'il faut connaître aussi parfaitement que possible *la langue* qu'on veut traduire. Les plus avertis ajouteront qu'il faut connaître encore mieux *la langue* dans laquelle on veut traduire.

Ce développement savant de l'étude des *langues* a fait perdre en cours de route une vieille idée de la traduction, qui, jusqu'à la Renaissance, était vigoureusement affir-

mée : pour traduire, il ne suffit pas de connaître les mots, il faut connaître les choses dont parle le texte à traduire. Vieille idée de Cicéron, quand il opposait la traduction du sens à la traduction des mots ; vieille idée d'Etienne Dolet, quand il faisait de la connaissance du *sens et de la matière* du texte la condition première de toute bonne traduction ; vieille idée des interprètes, affirmant que pour interpréter les interventions russes dans un congrès de chimie organique, par exemple, il est important de savoir le russe, mais plus encore la chimie organique.

Cette vieille idée bouleverse les images routinières qu'on se fait de la traduction. Elle souligne que « comprendre le latin » signifie deux choses très différentes, par exemple : connaître les mots latins, la grammaire latine ; mais connaître aussi les réalités de la vie latine très différente de notre réalité actuelle, à laquelle ces mots nous renvoient. Pour traduire un texte écrit dans une langue étrangère, ce sont deux conditions, non pas une, qu'il faut remplir. Deux conditions nécessaires, dont aucune en soi n'est suffisante : connaître la langue, et connaître la civilisation dont parle cette langue (et ceci veut dire : la vie, la culture, l'ethnographie la plus complète du peuple dont cette langue est le moyen d'expression). Pour bien traduire une langue, il ne suffit pas d'étudier cette langue. Il faut étudier, non pas complémentaiement, mais fondamentalement, non pas au hasard des lectures, mais systématiquement, la culture qui lui correspond. Les séjours à l'étranger, par exemple, ne sont pas un petit

# Métamorphoses de bêtes et de fleurs

supplément facultatif au bagage du bon traducteur, *il sont la moitié de son savoir*.

Cette affirmation, qui semblera paradoxale — que la connaissance linguistique aussi parfaite soit-elle ne suffit pas pour bien traduire, — on peut la vérifier presque expérimentalement, d'une manière non moins paradoxale.

En 1653, Bryan Walton, théologien de Cambridge, édita la *Biblia Sacra Polyglotta* : en hébreu, chaldéen, grec, samaritain, syriaque, arabe, éthiopien, persan, latin. Le premier tome contient une *Triple Description* latine du temple de Salomon, fondée sur l'Écriture, sur Josèphe et sur le Talmud. L'auteur, théologien de Saumur, a confronté les trois textes, analysé chaque indication de forme, place ou mesure, relative au temple, afin de reconstituer l'image du monument. Ce professeur d'hébreu savait presque autant d'hébreu, de grec et de latin qu'on en sait aujourd'hui, lisait assez correctement les textes. Pourtant, lorsque ses quarante pages de commentaire sont soumises à l'illustrateur du volume (sûrement sous la direction de Walton lui-même), il naît de la seule lecture des mots du texte, une image étonnante : le temple de Salomon, soigneusement dessiné d'après cette étude en trois langues, ressemble à n'importe quelle bâtisse anglaise ou française en 1650. Un je ne sais quoi d'époque fait qu'on pense à la cathédrale Saint-Paul à Londres, à la place des Vosges, à Paris. Que s'est-il passé ? Les traducteurs ont bien traduit, correctement lu les mots du texte. S'ils voient un édifice quasi louis-quatorzien là où nous imaginons une architecture phénicienne ou babylonienne, c'est que nous connaissons les choses là où ils ne connaissent que les mots. Nous savons sans doute lire un peu mieux l'hébreu que Walton ; mais surtout nous connaissons toute l'archéologie et l'ethnographie proto-historiques de l'Asie Mineure, qu'ils ignoraient. Morceau par morceau, nous avons retrouvé les choses auxquelles renvoyaient les mots qui, pourtant, bien traduits généralement, ne permettaient pas à Bryan Walton de voir le temple de Jérusalem.

L'idée d'utiliser les illustrateurs d'un texte pour vérifier la part des connaissances linguistiques et la part des connaissances ethnographiques ou culturelles qu'il faut pour traduire, cette idée se justifie parce que, s'agissant d'une description, *l'illustration est une véritable retraduction des mots du texte*. Si l'illustrateur ne connaît pas directement la chose décrite, il ne traduit que ce qu'apporte la connaissance linguistique ; par différence, on mesure ce qu'apporte la connaissance culturelle des choses elles-mêmes.

Par exemple, on sait, par la paléontologie, qu'il a existé en Patagonie des édentés de grande taille, comme le *Mégathérium* qui, dressé sur ses pattes de derrière, était plus grand qu'un éléphant. Longtemps on a cru que ces espèces de *Paresseux* géants étaient fossiles. Des découvertes successives d'ossements frais, de peaux récentes, d'excréments récents aussi, d'une part ; des légendes araucanes

ou patagones mentionnant l'existence récente d'un animal fousseur inoffensif, mais invulnérable, une affreuse bête velue d'aspect effrayant, d'autre part, ont conduit à penser qu'une espèce de *Mégathérium*, loin d'être éteinte depuis le Tertiaire, a peut-être survécu presque jusqu'à nos jours. On a donc cherché s'il y avait des traces de son existence dans les récits des premiers voyageurs du xv<sup>e</sup> siècle. On a trouvé les *Singularités de la France antarctique* (1558) du père Thévet. Sous le nom de *Succarath*, cet ouvrage décrit, de façon remarquable, une bête qu'un détail permet d'identifier, à coup sûr avec un *Paresseux* géant fossile, le *Mylodonte*, par exemple, proche parent du *Mégathérium*, et pourvu d'une longue queue. Cet animal, en effet, dit le père Thévet, quand il est poursuivi, prend ses petits sur son dos, les couvrant de sa queue grosse et longue.

Comme il juge la bête « faite de façon fort étrange », l'explorateur a décidé d'en donner, dans son ouvrage, une reproduction dessinée ; c'est là que l'histoire intéresse un traducteur. Bernard Heuvelmans, à qui nous empruntons tous ces détails (1), écrit : « L'image naïve qui accompagne ce texte représente une sorte de lion, très amaigri, muni d'une queue en panache de tamarin, et d'une tête grotesque, qui n'est pas sans rappeler un homme barbu. Sur son dos se pressent, pour le moins, quatre ou cinq petits. Il est plus que probable que ce dessin a été effectué, non par un témoin direct, mais d'après la description verbale d'un tiers, comme cela se pratiquait habituellement à cette époque. C'est ce qui explique les fréquentes déformations subies, dans les illustrations, par les animaux qui semblent pourtant décrits de manière correcte dans le texte... » Nous avons là une expérience parlante de ce que donne la *traduction des mots sans la traduction des choses*. L'illustrateur a traduit littéralement ce que signifiaient pour lui (qui n'avait pas vu la bête), les mots, et les mots seulement, du père Thévet. La différence entre

sa gravure et la reconstitution du *Mégathérium* (faite par un dessinateur du xx<sup>e</sup> siècle, aidé de toutes nos connaissances actuelles en zoologie et en paléontologie) mesure la différence entre connaissance linguistique (des mots sans les choses) et connaissance culturelle (des mots et des choses auxquelles ils renvoient).

Cette façon de voir la traduction comme une opération double (où l'acquisition de la signification de certains mots par le moyen d'autres mots ne suffit pas), rend compte de la légitimité d'une autre démonstration paradoxale. Si l'on nous dit, à

brûle-pourpoint, que les dragons en briques émaillées (appelés *sirrouch*) du portail d'Isthar, à Babylone, sont très probablement des espèces de dinosaures, et non des monstres imaginaires, « assemblages hétéroclites de membres empruntés à quatre ou cinq créatures différentes », nous croirons avoir affaire à quelque invention journalistique.

Il n'en est pourtant rien. Le célèbre « quadrupède écailleux, aux pattes antérieures de lion, aux pattes postérieures d'aigle, avec, par surcroît, une tête de serpent portée par un long cou, [...], une langue fourchue, et, sur le dessus de sa tête [...] une haute corne, divers ornements



Les traducteurs ne connaissent pas toujours les quelque 150 végétaux, arbres, herbes et fleurs cités dans l'Ancien et le Nouveau Testament. Nous savons aujourd'hui que le « Lys des champs » dont parle saint Luc (12 : 27) est en réalité l'anémone coronaria (ci-contre), et que les roses du prophète Isaïe (35 : 1,2) n'étaient roses que par erreur : botanistes et philologues reconnaissent en elles (ci-dessus) le charmant narcisse jaune tazetta.



Collection Vilmorin

(1) Heuvelmans, B. — *Sur la piste des bêtes ignorées*, tome II, pp. 3-53. Paris : Plon, éditeur, 1955.



## COUSINS DU PARESSEUX

Ce bizarre animal représente le Succarath (ci-contre) dont on doit une description fort précise au P. Thévet, qui a écrit en 1558 l'un des premiers livres consacrés à l'histoire naturelle de l'Amérique. Alors que le dessinateur de l'époque a inventé, d'après cette description, une bête fantaisiste, les zoologues modernes ont identifié dans le Succarath un Paresseux géant, aujourd'hui peut-être disparu, le Mylodonte (dessin ci-dessous), proche parent de l'Aï ou Paresseux à trois doigts dont la face semble une caricature de visage humain (photo ci-dessous).



Extraits de « Sur la piste des bêtes ignorées » par B. Heuvelmans, Plon, éditeur



Photo © Jean-Marie Bauffe

Le sirrouch, ou « serpent magnifique » (ci-contre) orne le portail d'Ishtar, que fit construire à Babylone le roi Nabuchodonosor, il y a plus de 3 000 ans. L'effigie du sirrouch y alterne avec celle d'un bœuf très réaliste. On pense aujourd'hui que le sirrouch n'est autre que le « dragon congolais », espèce de cératosaure (ci-dessous) survivant peut-être encore en Afrique. Par une série de traductions linguistiques et graphiques, le cératosaure avait pris, à Babylone, cet aspect fabuleux.



Extraits de « Sur la piste des bêtes ignorées » par Bernard Heuvelmans (Plon)

## Un reptile à crinière de cheval

charnus et même une courte crinière de cheval », doit être la représentation d'un animal ayant existé. Si l'on avait dégagé le portique d'Ishtar en 1802 et non pas en 1902, dit le zoologiste Willie Ley, le dragon babylonien aurait passé pour un animal mythologique ; mais au cours du XIX<sup>e</sup> siècle on a découvert l'immense famille fossile des dinosaures, dont un groupe particulier, les *ornithopodes*, ont des pattes postérieures d'oiseau, comme le dragon d'Ishtar.

L'archéologue Koldewey, dès 1918, admet que si l'on rencontrait dans la nature un être approchant de ce dragon, — sa place serait dans l'ordre des dinosaures, — et que l'Iguanodon du Crétacé de Belgique serait son plus proche parent (1). Koldewey n'est pas allé plus loin. Mais Willie Ley a trouvé l'explication la plus plausible jusqu'ici de la présence de cette espèce d'Iguanodon, de *ceratosaure*, sur les murs de Babylone : il s'agirait d'un monstre, pouvant atteindre une dizaine de mètres, dont l'existence est encore attestée, aujourd'hui, partout sur le pourtour du bassin du Congo. Heuvelmans a, ici aussi, minutieusement fourni la suite quasi expérimentale des opérations de « traduction » par lesquelles un reptile rare d'Afrique est devenu le *sirrouch* babylonien : les artistes de la porte d'Ishtar ont reconstitué le dragon grâce au récit des voyageurs qui l'avaient vu (les voyages babyloniens au cœur de l'Afrique sont attestés).

C'est une description *linguistique* qui fournit le modèle, et sert de base à la stylisation qui donnera le monstre : « Si vous doutez de la légitimité de ce rapprochement, dit Heuvelmans, je vous propose l'expérience suivante. Demandez à quelqu'un qui n'a jamais vu une reconstitution de dinosaure, un enfant par exemple, de vous dessiner un animal répondant au portrait, esquissé plus haut, du « dragon » congolais. Il y a beaucoup de chances pour que cette personne représente une créature qui ressemble, à s'y méprendre, au *sirrouch* du portail d'Ishtar. En effet, elle dessinera d'abord un quadrupède ayant la silhouette d'une quelconque bête familière (cheval, chien, bœuf ou chat), et la munira, selon vos directives, d'une longue queue, ainsi que d'une tête et d'un cou de serpent. Lorsque vous aurez mentionné des pattes armées de griffes, elle dessinera sans doute

des extrémités de lion ou de chat. Puis elle lui plantera sur la tête les ornements que vous lui dicterez : la petite corne et la crête de tentacules. Enfin, quand vous aurez précisé qu'il s'agit d'un reptile, elle recouvrira tout son corps d'écailles. Les pattes postérieures exceptées, cela fera un *sirrouch* fort satisfaisant. » L'analyse de Bernard Heuvelmans nous fait comprendre par quelle série de « traductions » linguistiques puis graphiques une espèce de *ceratosaure* est devenu le dragon babylonien. Elle justifie, lorsqu'on remonte en sens inverse cette même série, qu'on puisse considérer la bête babylonienne comme une présumption sur l'existence du *ceratosaure* africain.

Les signes du langage ne se substituent pas totalement aux choses qu'ils désignent, ils renvoient à ces choses. Il faut que celui qui parle et celui qui écoute, ou bien l'auteur et le lecteur puissent faire en commun ce voyage de la chose au signe, et du signe à la chose, pour qu'ils puissent se comprendre. Tout le travail du traducteur à son point le plus élevé de difficulté, c'est justement d'essayer de donner à ses lecteurs une idée des choses inaccessibles dont parle un texte en langue étrangère, qui se réfère à une culture souvent étrangère, soit en partie, soit en totalité. Suggérer l'hiver et la neige à des populations équatoriales ; expliquer la parabole du Bon Semeur à des populations des déserts du Nouveau-Mexique qui plantent et surveillent leurs graines une par une, ce sont là des opérations aussi savantes, aussi difficiles que de retrouver le *Mégathérium* qui se cache sans doute derrière le *Succarath* du père Thévet ; ou le *Ceratosaure* qu'il y a très probablement derrière le *sirrouch* du portail d'Ishtar.

Le traducteur ne doit pas se contenter d'être un bon linguiste, il doit être un excellent ethnographe : ce qui revient à demander non seulement qu'il sache tout de la langue qu'il traduit, mais aussi tout du peuple qui se sert de cette langue. Alors il est un grand prestidigitateur, un magicien, le prêtre d'un *huitième art*.

Georges Mounin, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence (France). Il a consacré un ouvrage au problème de la traduction « Les Belles Infidèles » (Edition des Cahiers du Sud).

(1) Voir Heuvelmans, ouvrage cité, pp. 278-291.